

<b>Zeitschrift:</b>	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
<b>Herausgeber:</b>	Revue de Théologie et de Philosophie
<b>Band:</b>	8 (1875)
<b>Artikel:</b>	De l'influence de la théologie allemande sur la théologie des églises réformées de langue française
<b>Autor:</b>	Viguet, C.-O.
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-379177">https://doi.org/10.5169/seals-379177</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 06.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

DE  
L'INFLUENCE DE LA THÉOLOGIE ALLEMANDE  
SUR LA  
THÉOLOGIE DES ÉGLISES RÉFORMÉES  
DE LANGUE FRANÇAISE<sup>1</sup>

---

Messieurs, très honorés et chers frères !

C'est une loi établie par la Providence dans notre huma-  
nité, que nul ne peut se suffire à lui-même. Ni un individu,  
ni un peuple ne saurait se passer du secours de ses sem-  
blables, ni se dispenser de leur venir en aide à son tour.

S'il en est ainsi de l'humanité en général, à plus forte rai-  
son de l'église, dans laquelle doit se réaliser de la manière  
la plus élevée et la plus vivante l'unité fondamentale de l'es-  
pèce humaine, de l'église que l'Ecriture appelle « un corps, »  
« le corps de Christ. » Elle a comme membres non-seulement  
des individus chrétiens, mais des communautés chrétiennes ;  
elle se compose d'églises particulières, se distinguant les unes  
des autres par leur histoire, les contrées où elles sont éta-  
blies, la nationalité de leurs membres, se distinguant aussi par  
leur organisation, leurs principes ecclésiastiques, quelquefois  
même leurs doctrines. De ces différences caractéristiques quel-  
ques-unes sont purement extérieures et de peu d'importance ;  
d'autres tiennent à des vues erronées sur le christianisme, à  
des passions, à des préjugés, au péché, en un mot ; mais il  
en est dont l'existence doit être attribuée à des tendances  
ayant leur raison d'être dans la nature humaine et dans l'es-

<sup>1</sup> Discours prononcé dans la séance de rentrée de la faculté de théologie  
de l'église libre du canton de Vaud, le 7 octobre 1874.

sence du christianisme, celles-là constituent des éléments heureux, bons en eux-mêmes, utiles à l'ensemble, pourvu qu'ils soient complétés et équilibrés par d'autres éléments se retrouvant ailleurs. Ainsi se réalise pour les églises multiples ce que dit l'apôtre : « Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? S'il était tout ouïe, où serait l'odorat ?... Il y a plusieurs membres, mais il n'y a qu'un seul corps, et l'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi, ni aussi la tête aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous. » (1 Cor. XII, 17, 20, 21.)

Il est donc légitime et salutaire que des influences étrangères viennent s'exercer dans une église, à condition que ces influences ne soient pas exclusives, qu'elles s'harmonisent avec le mouvement intérieur de cette église et l'activent, bien loin de le contrecarrer, qu'elles fournissent à la vie propre de la communauté des éléments susceptibles d'être assimilés par elle, et ne prétendent pas se substituer à cette vie, ce qui reviendrait à l'étouffer.

Cette condition n'a pas été toujours suffisamment observée. On pourrait signaler dans le mouvement religieux si profond qui, il y a un peu plus d'un demi-siècle, a réveillé plusieurs de nos églises, et dans d'autres mouvements ou essais postérieurs, des influences anglaises trop prépondérantes. Mais aujourd'hui, messieurs, nous devons nous occuper de théologie ; et dans ce domaine-là, si nous nous demandons quelle influence étrangère s'exerce sur nous, la réponse ne saurait être douteuse : c'est l'Allemagne qui agit sur notre théologie, et dont celle-ci relève presque entièrement.

Je voudrais arrêter quelques moments votre attention sur ce fait considérable : l'influence que la théologie allemande a exercée depuis une cinquantaine d'années et qu'elle continue à exercer sur la théologie de nos églises réformées de langue française. Assurément je n'ai pas la prétention d'épuiser un sujet si vaste et si complexe, pas même celle de tracer un programme complet : les matériaux d'une telle étude seraient longs à rassembler, et l'exposition des résultats dépasserait beaucoup les limites d'un discours. Placer quelques jalons

propres à diriger ceux qui voudraient faire cette recherche, indiquer aux théologiens, et surtout aux débutants, les inconvénients et les dangers que peut avoir l'influence trop exclusive de la théologie d'outre-Rhin, leur adresser quelques conseils sur la position à prendre, voilà tout mon dessein. Dussé-je faire fausse route sur plus d'un point, le sujet est d'une telle importance à mes yeux, que je croirais avoir rendu service aux études théologiques par le seul fait de l'avoir signalé aux réflexions de mes collègues, de nos étudiants et des amis de notre faculté.

## I

La réformation a été, dans son origine, dans son essence même, un mouvement religieux. C'est de la conscience chrétienne que ce mouvement a procédé, c'est dans le domaine de la foi et de la vie morale qu'il s'est déployé d'abord.

Mais la foi et la théologie se tiennent de trop près pour que le renouvellement de l'une ne détermine pas une évolution chez l'autre. La théologie n'était pas étrangère aux origines de la réformation ; elle avait contribué puissamment à l'éducation religieuse de ses premiers ouvriers ; il n'est pas un des réformateurs qui ne fût un théologien. Si la science doit être comptée au nombre des causes, secondaires au moins, de la réforme, plus incontestablement encore doit-elle prendre rang parmi ses résultats. Dès l'aurore de ce nouveau jour, on vit s'élancer dans la lice une théologie bien différente de celle qui l'avait précédée. Retrempee et rajeunie dans la source qui jaillit en vie éternelle, saisisant avec énergie le glaive de l'Esprit, fourbi à nouveau, couvrant sa tête du casque du salut et sa poitrine du bouclier de la foi, elle ne se proposait pour prix de ses combats que la gloire de Christ et l'affranchissement des âmes ; ses premières batailles furent des victoires, ses premiers pas dans la carrière, des conquêtes pour l'Evangile.

Les Allemands et les Suisses de même langue s'étaient levés les premiers. Les pays français et romands leur fournirent bientôt des collaborateurs qui ne leur cédaient pas en activité

scientifique et littéraire. Celui que Mélanchthon appelait *le Théologien*, notre Calvin, est à leur tête, sans doute, mais il n'est pas seul. Tandis que des églises se fondent et que la foi gagne des adhérents, les hommes qui unissent la science à la pratique se multiplient, et non-seulement les travailleurs isolés sont nombreux, mais il se forme des centres scientifiques. Lausanne avait vu s'élever la première école théologique dans les contrées parlant français ; Genève avait suivi, avec un succès que la renommée et l'influence de Calvin, puis celles de Th. de Bèze, soutinrent longtemps. En France, à mesure que l'église s'affermisait, des écoles travaillaient à lui préparer des ouvriers capables. Montauban, Saumur, Sedan, Nismes appelaient une jeunesse studieuse autour de professeurs que des tendances diverses, parfois des controverses assez vives n'empêchaient pas de se rattacher unanimement à la belle Confession des églises de France, et de proclamer d'une seule voix les grandes vérités du salut.

On s'était occupé d'abord de dogmatique et d'exégèse. Il fallait formuler la foi renouvelée et la remettre en contact avec sa source divine : les docteurs ne faillirent pas à cette tâche et les églises réformées n'eurent rien à envier à leurs sœurs de la confession d'Augsbourg pour le nombre et la valeur des œuvres consacrées à ces deux branches maîtresses de la théologie. Bientôt les besoins de la polémique avec Rome appellèrent l'attention sur l'histoire ecclésiastique. Les luthériens ouvrirent la voie par les célèbres Centuries de Magdebourg. Les réformés les suivirent de près : ils ne produisirent pas un travail d'ensemble aussi considérable, mais Duplessis-Mornay, Dav. Blondel, les Basnage, Jaq. Lenfant, P. Jurieu et d'autres, mirent au jour ces travaux d'histoire et de patristique que, de notre temps encore, les maîtres de la science citent avec respect et consultent parfois avec fruit. L'apologétique, cultivée au XVI<sup>e</sup> siècle par Viret et Mornay, trouvait, à la fin du XVII<sup>e</sup>, en Jaq. Abbadie, un représentant qui se faisait goûter des catholiques eux-mêmes. La théologie pastorale et l'homilétique furent exposées dans leurs principes, en même temps qu'elles étaient pratiquées avec distinction.

Cette activité féconde se prolonge jusqu'aux premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle diminue alors rapidement et ne tarde pas à disparaître. Bén. Pictet peut être indiqué comme le dernier docteur qui l'ait représentée, non pas avec gloire, mais avec honneur, non pas en homme de génie, mais en théologien pieux, judicieux et savant. Quelque chose de terne et de froid comme un brouillard s'abattait sur l'église. On entrait dans une période d'alanguissement, où, à côté de quelques heureux éléments d'affranchissement des esprits et de sérieux moral, se fait sentir un affaiblissement de la foi, un manque de confiance dans la puissance de la vérité, et, sous prétexte tantôt de morale, tantôt de tolérance et d'union, cette répugnance pour le dogme, toujours fatale à la science solide.

Les causes de ce déclin de la théologie dans les églises réformées de langue française sont faciles à discerner.

Les unes, tout extérieures, étaient cependant assez puissantes pour exercer une action redoutable et rapide. En France même, après le court moment de repos que le règne de Henri IV avait procuré aux églises, la persécution avait recommencé, sourde d'abord, puis de plus en plus audacieuse et cruelle. Les théologiens furent gênés, réduits au silence, expulsés par la politique astucieuse qu'inspirait à Louis XIV le clergé romain : et lorsque la révocation de l'édit de Nantes eut effacé officiellement du territoire français l'église réformée, quelle place pouvait y rester à la science théologique ? Les quelques pasteurs qui échappaient momentanément aux espions et aux bourreaux du grand roi et de son successeur se devaient tout entiers aux besoins les plus pressants de leurs malheureux troupeaux : ils ne suffisaient pas à la cure d'âmes et à la prédication. Hors de France, les églises parlant la même langue étaient trop peu considérables, offraient à la culture scientifique un public trop peu nombreux, et se trouvaient d'ailleurs, pour la plupart, dans des circonstances trop spéciales et trop difficiles pour que cette culture pût s'y maintenir, moins encore s'y développer.

L'état intérieur de la réforme devait concourir au même

résultat. L'arminianisme qui, depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, y faisait des progrès notables, détournait les esprits des hautes questions scientifiques. Se préoccupant des intérêts moraux de la société chrétienne, il croyait les servir en évitant toute spéculation dont l'application pratique ne lui paraissait pas immédiate, et ses plus illustres docteurs traitent le dogme avec une réserve qui peut tenir autant du dédain que du respect. D'ailleurs l'activité intellectuelle des populations françaises, et, par suite, la production littéraire en cette langue, détournée du terrain religieux et théologique où la contrainte s'exerçait jalousement, se portait vers d'autres domaines. On abordait les questions religieuses non plus de front, mais de côté, et avec une hostilité cachée mais croissante. On cultivait les autres sciences et l'on s'en faisait volontiers une arme pour attaquer ou saper le christianisme. Dès la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la théologie dut donc, par une conséquence naturelle de sa position, être apologétique et pratique, et elle se resserra de plus en plus dans cet espace circonscrit.

Le protestantisme allemand a échappé à ces influences pernicieuses. Les principales églises, depuis la paix de Westphalie, n'ont plus eu à lutter pour leur existence ; leurs forces ont pu se tourner, sans préoccupations et sans inquiétudes extérieures, sur leur propre développement, et le mouvement scientifique a trouvé dans leur sein la sécurité dont il a besoin. Beaucoup plus fortes par le nombre de leurs adhérents, elles ont pu fournir à la production théologique un public suffisant, s'intéressant aux travaux de leurs docteurs, et les encourageant par son attention. Le caractère intellectuel de la race germanique contribuait pour sa part à neutraliser les influences défavorables. Aussi la théologie, dans l'Allemagne protestante, malgré des époques d'affaiblissement et même de décadence relative, n'a jamais cessé d'être cultivée, et a repris un nouvel essor vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment où, dans la réforme française, elle s'éteignait tout à fait.

Les besoins scientifiques ne peuvent pourtant pas périr définitivement. Quand, après bien des tempêtes, les églises réformées de la France et de la Suisse romande ont repris une

existence plus régulière, à la fois plus calme et plus active, ces besoins se sont réveillés. Pour les satisfaire il était naturel qu'on s'adressât à ceux qui pouvaient leur offrir une nourriture toute préparée, à ces églises sœurs, dont nous séparent, il est vrai, des nuances religieuses qui ne sont pas toutes sans importance, et la barrière difficile à franchir d'une langue très différente, mais auxquelles nous rattachent les liens puissants d'une foi essentiellement commune, les souvenirs d'une même origine et des services mutuels prolongés, et c'est en effet ce qui a eu lieu. On a appris la langue des protestants d'outre-Rhin, on s'est enquis de leurs méthodes et des résultats auxquels elles les ont conduits, on a étudié leur riche littérature théologique, visité leurs universités, écouté leurs principaux docteurs<sup>1</sup>. On l'a fait, on le fait encore, souvent avec plus d'empressement que de critique, on a puisé à pleines mains dans cette mine abondante et tout ouverte, et qu'en est-il résulté ? Que depuis cinquante ans notre théologie tout entière est sortie de la théologie allemande, et peut à bon droit en être dite la fille. Parcourez les thèses écrites par les étudiants de nos diverses facultés de théologie, et jugez, d'après les livres auxquels elles renvoient et les citations que vous y rencontrez, de la part que la science germanique a eue dans leur composition. Prenez les ouvrages théologiques publiés en français pendant ce demi-siècle, le catalogue n'en serait pas bien considérable : les traductions, imitations ou extraits

<sup>1</sup> La faculté de théologie de Strasbourg, destinée d'abord à fournir des pasteurs aux églises françaises se rattachant à la confession d'Augsbourg, n'a pas tardé à exercer sur tout le protestantisme français une action considérable, soit par son enseignement, soit par les travaux personnels de plusieurs de ses professeurs. On devrait encore rappeler ici les efforts de Samuel Vincent, ceux du professeur Jalaguier, de Montauban, et de quelques autres théologiens. Dans la Suisse romande, la société neuchâteloise pour traduction d'ouvrages allemands (1839 et années suivantes) a fortement contribué, par la publication de plusieurs ouvrages bien choisis, à initier le public de langue française au développement de la théologie évangélique allemande. A Genève, le professeur J.-E. Cellérier, à Lausanne, M. Herzog, et, d'une manière plus prolongée et plus profonde encore, Samuel Chappuis, ont agi dans le même sens par leurs cours et par leur influence sur les étudiants et sur l'église en général.

d'ouvrages allemands y occupent une large place ; les travaux originaux sont, presque tous, les fruits avoués d'études faites au moyen de la théologie allemande ; ceux qui n'ont pas subi son influence sont en bien petit nombre et ont eu peu de retentissement.

Un fait remarquable est à noter. Concurremment avec le mouvement scientifique qui recommençait, un mouvement religieux plus intense encore animait nos églises. Le Réveil, pour lui laisser le nom que l'usage lui a donné à juste titre, est-il demeuré sans action sur le domaine scientifique ? Non sans doute ; mais cette action n'a pas été immédiate et s'est exercée dans un sens plutôt restrictif. Le Réveil n'a pas eu de théologie qui lui appartint en propre, et cette lacune a été une de ses faiblesses. Elle est provenue, en partie du moins, d'une certaine étroitesse intellectuelle. Plusieurs des vénérables promoteurs du mouvement n'étaient pas sans défiance à l'endroit de la science théologique, et, dans leur peur des innovations, ils se sont cramponnés d'une main à la théologie du XVII<sup>e</sup> siècle, conservée intacte, tandis qu'elle aurait dû être soigneusement révisée, de l'autre main à des importations anglaises d'une valeur scientifique fort douteuse, d'origine réformée, il est vrai, mais tenant à un développement historique et religieux peu en harmonie avec le nôtre et ne pouvant entrer d'une manière organique et intime dans notre vie spirituelle.

Deux branches de la théologie, mais dont la première seule, à proprement parler, appartient à la science : l'apologétique et la théologie pratique, se sont développées avec une pleine indépendance. C'étaient les mêmes qui, au milieu de la décadence générale de la théologie, avaient continué à vivre et à prospérer dans nos églises. A ces branches se rattachent l'activité d'Adolphe Monod, l'influence exercée par le professeur Jalaguier, de Montauban, et les vues originales et fécondes que le professeur Diodati a émises sans réussir à leur faire franchir le cercle restreint de ses élèves. Là surtout, Vinet a pris la position élevée que nul ne songe plus à lui contester. Sa pensée, qu'il n'a eu le temps de formuler que d'une manière fragmentaire et incomplète, n'a certainement pas encore

produit dans les esprits tout ce qu'elle est destinée à produire, mais elle ne touche qu'à une partie limitée du domaine de la théologie, qu'à l'apologétique, à la morale, et indirectement, à la dogmatique. L'exégèse, cette base de la science théologique, est demeurée en dehors de ses travaux, aussi bien que le champ si vaste et si varié de l'histoire.

L'exception que nous venons de signaler n'est donc bien qu'une exception ; et sans oublier ce que nous devons à quelques penseurs éminents, nous pouvons en résumé conclure que toute notre exégèse, notre critique, notre théologie historique, notre dogmatique, nous viennent, directement ou indirectement, de l'Allemagne. Ceux de nos théologiens qui ont le plus et le mieux travaillé ne nierait pas qu'ils n'aient été formés à cette école et qu'ils ne se soient rattachés aux méthodes, aux travaux, aux traditions scientifiques des théologiens allemands.

## II

Il ne suffit pas, messieurs, d'avoir constaté la dépendance dans laquelle notre théologie renouvelée a vécu jusqu'ici à l'égard de la théologie allemande, il faut montrer les inconvénients de cette dépendance, et les dangers qu'elle nous fait courir.

Mais quoi ! n'y a-t-il que des inconvénients et des dangers ? La théologie allemande n'a-t-elle été, ne peut-elle être pour nous qu'un guide propre à nous égarer ? Une telle accusation est fort loin de ma pensée. Si je veux signaler le côté fâcheux de la situation, c'est pour appeler des réformes qui me paraissent urgentes, mais, proclamons-le hautement, il y aurait folie, il y aurait ingratITUDE de notre part à méconnaître les services que nous a rendus l'Allemagne et qu'elle nous rend tous les jours. Il nous a été bon de faire connaissance avec sa théologie, de nous mettre à son école, non-seulement parce qu'il n'y en avait point d'autre qui pût suppléer à notre indigence et nous ouvrir les trésors d'une science digne de ce nom, mais parce que nous avons trouvé chez elle des éléments précieux, qui

lui appartenaient en propre et qui étaient indispensables à notre éducation scientifique.

C'est elle qui, en exégèse, nous a appris à ne pas nous contenter de généralités ou d'à peu près, mais à serrer les textes, à étudier exactement les formes grammaticales et la lexicologie de chaque langue, et à employer au profit de l'intelligence de nos saints livres toutes les ressources de la philologie, de la littérature et de l'histoire comparées. C'est elle qui, dans les études historiques, est revenue la première aux méthodes sévères, patientes et sûres qui seules font de l'histoire une science. Recourir sans cesse aux documents primitifs et authentiques, contrôler les récits de seconde main et les données traditionnelles, faire précéder l'exposition des faits de la critique sérieuse des sources où ils sont puisés, tels sont les principes que nous avons vus recommandés et pratiqués par les historiens de l'église qui, depuis le commencement du siècle, ont renouvelé cette importante discipline. C'est à l'Allemagne encore que nous devons, en théologie systématique, le retour à une vraie profondeur spéculative. Peut-être serait-il juste de remarquer qu'à cet égard elle nous rend ce qu'elle avait jadis reçu de nous. Au XVI<sup>e</sup> siècle, si Mélanchthon et Zwingli ont été, en date, les premiers dogmatiens protestants, ils ne se sont cependant pas affranchis de la méthode purement *locale* ; le principe même de la systématisation, la recherche du rapport organique qui des diverses parties de la doctrine forme un tout coordonné, leur fait défaut. C'est Calvin qui est entré le premier dans les voies d'une dogmatique vraiment scientifique ; il l'a fait par le grand ouvrage qui demeure, à cet égard comme à plusieurs autres, un des chefs-d'œuvre de la théologie de tous les temps. Mais les rôles ont changé ; l'esprit philosophique s'est affaibli, puis éteint en France et dans les pays de langue française, sous l'influence de l'école encyclopédique ; il s'est réveillé en Allemagne, et c'est de là qu'il nous est revenu, agissant non-seulement sur les sciences philosophiques proprement dites, mais aussi sur la branche culminante de la théologie et sur tout ce qui se rattache à elle.

Tout cela, nous le reconnaissions volontiers. Mais nous

pouvons et nous devons nous demander si la théologie allemande n'a pas certains caractères, inhérents à elle, tenant à sa nature, qui ne sont peut-être pas des défauts en eux-mêmes, mais qui, rapprochés de nos circonstances propres et de notre caractère religieux, rendent fâcheuse, sinon son introduction, du moins sa prédominance dans la théologie de nos églises.

1. Il me paraît qu'on en peut indiquer plusieurs, et le premier de tous est que la théologie allemande est une théologie toute faite. Elle nous arrive toute développée, elle s'offre à nous avec une masse imposante de travaux achevés, de résultats déjà acquis, et dès lors la tentation est grande d'accepter ces résultats sur parole, et de les adopter sans repasser par les méthodes qui y ont amené, sans contrôler les recherches dont ils sont la conclusion. Or si Vinet a eu raison de dire que « la vérité sans la recherche de la vérité n'est que la moitié de la vérité, » il n'est pas moins certain que des résultats scientifiques séparés de l'élaboration qui les a produits et des preuves qui les justifient ne sont plus même des résultats scientifiques, et ne valent guère mieux, pour ceux qui les enregistrent ainsi, que des préjugés.

Le danger est d'autant plus grand que la paresse et la vanité trouvent toutes deux leur compte à ce procédé sommaire. On ne veut pas paraître étranger au développement intellectuel de son époque, et, sans fatigue mais aussi sans profit réel, on répète ce que les véritables travailleurs ont trouvé et proclamé. C'est ce besoin de connaissances facilement et rapidement acquises, qui, dans le domaine des sciences physiques, multiplie ces ouvrages destinés, comme on dit, à vulgariser la science, et au sujet desquels on peut se demander s'ils ne sont pas plus nuisibles qu'utiles. Les notions qu'ils répandent, même lorsqu'elles sont exactes, ne pénètrent dans la plupart des esprits que comme des faits isolés, sans racines, ne répondant pas à un accroissement proportionné de l'intelligence, et par conséquent ne pouvant avoir une vraie fécondité. Le lecteur les reçoit extérieurement sans se les assimiler, et ce qui se développe en lui, ce ne sont pas les forces vives de son

être pensant, c'est une confiance trompeuse dans une science qui en réalité lui demeure étrangère, c'est surtout un sot orgueil.

En théologie, il n'en est que trop souvent de même. Que de gens qui se croient des théologiens critiques, et qui s'en vantent, pour répéter sans examen les conclusions et surtout les négations de certaines écoles, mais qui seraient bien embarrassés s'il leur fallait discuter contradictoirement les points qu'ils tranchent avec une désinvolture d'autant plus dégagée de scrupules qu'ils ont moins pesé les difficultés des questions ! Notre théologie française souffre cruellement de cette science toute d'apparence et de surface, rendue facile par les richesses que l'Allemagne met à notre disposition ; c'est un de ses plus tristes fléaux que cette fatuité ignorante, revêtue d'un mince vernis d'érudition que lui fournit à contre-cœur Tübingue ou Heidelberg.

2. Ensuite, la théologie dont nous parlons a pour organe une langue qui n'est pas la nôtre et qui diffère profondément de celle que nous employons. Ce n'est pas là, comme on pourrait le croire, un fait purement extérieur. La langue, manifestation de l'esprit, créée par lui pour lui servir d'organe, exerce à son tour une réaction puissante sur l'esprit, sur son développement et sur ses habitudes. Ecrire en allemand, c'est penser en allemand, c'est entrer, inévitablement et intimement, dans une forme particulière de l'esprit humain, forme qui a son caractère propre et spécifique.

Au moyen âge, la théologie n'avait dans toute l'Europe qu'une seule langue, le latin. Par cet emploi d'une langue unique, mais morte, elle se plaçait à la fois au-dessus des différences nationales et en dehors de la vie commune et réelle. La réformation a porté atteinte à cette unité ; cependant le latin ne fut pas détrôné aussitôt, il fut encore la langue principalement employée par les savants du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. De nos jours il est presque entièrement abandonné, et la théologie, à l'exemple des autres sciences, parle les diverses langues des nations chez lesquelles elle est cultivée. Elle y a gagné plus de vie, plus de sentiment de la réalité ; il n'était certainement

pas bon que la théologie et la religion eussent deux idiomes différents. D'autre part, elle y a perdu non-seulement en unité, mais encore en indépendance ; elle est devenue plus accessible aux influences nationales ; elle a reflété plus docilement des particularités de race, de mœurs, de culture ; elle est par conséquent moins apte à se transporter d'un milieu dans un autre.

3. Si de l'organe nous passons à l'esprit dont il est la manifestation, nous rencontrons un trait souvent signalé, et dont l'influence est considérable. L'esprit allemand, plus spéculatif que le nôtre, se préoccupe des principes, mais peu de leur application. Une séparation complète entre la théorie et la pratique ne lui répugne pas. Il en résulte un double fait : d'abord, la vie ne contrôle pas la spéculation ; celle-ci peut aller et s'égarer bien loin sans recevoir ces avertissements humbles, mais décisifs, que la pratique seule peut lui donner. Ensuite la spéculation, à son tour, ne prétend pas traduire en résultats positifs les conclusions auxquelles elle est arrivée, si bien que le même homme peut, comme savant, penser d'une façon, et comme chrétien, agir d'une façon qui nous paraît tout opposée. N'a-t-on pas vu le célèbre F.-Chr. Baur, après avoir passé sa vie à attaquer de toutes les forces de sa science l'authenticité du quatrième évangile, trouver, sur son lit de mort, un appui solide pour sa foi dans des déclarations du Sauveur que lui fournissait ce même évangile, et citer ces paroles, sans la moindre hésitation, comme le fondement assuré de son espérance et de sa paix ?

Notre esprit est tout autre ; il est plus conséquent, ou plus impatient. Il ne peut pas supporter cette scission entre le domaine des idées et celui de la réalité ; l'un lui paraît devoir être l'image de l'autre, et il a hâte que cette ressemblance s'effectue. Aussi le mouvement des idées a-t-il chez nous des effets bien plus sensibles qu'en Allemagne ; leur contre-coup sur la vie pratique est beaucoup plus prompt, leurs conséquences positives plus immédiates et plus graves ; doit-on s'étonner, dès lors, si, la vivacité plus méridionale des caractères aidant, la passion vient souvent accentuer les conflits, et

transformer en luttes pénibles ce qui, chez nos voisins, demeure simple discussion ?

4. A ces caractères généraux, imprimés à la théologie allemande par la langue qu'elle emploie et l'esprit de la race au sein de laquelle elle se développe, il faut en ajouter de plus particuliers, se produisant par l'effet même du travail qui lui donne naissance, et d'abord ceux qui résultent de la philosophie avec laquelle elle se trouve en étroite connexion. On a dit qu'au moyen âge la philosophie était la servante de la théologie, *ancilla theologie*. Il faut convenir qu'elle a pris largement sa revanche dans les temps modernes. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, constamment, la philosophie régnante en Allemagne a exercé sur la théologie une autorité réelle et une profonde influence<sup>1</sup>. Si nous adoptons une théologie allemande, celle-ci ayant subi dans sa formation l'action d'une philosophie allemande, nous nous trouvons entraînés nous-mêmes, d'une manière implicite, indirecte, si l'on veut, mais d'autant plus irrésistible peut-être, dans le même courant. Nous sommes ainsi placés dans cette situation, anormale assurément et grosse de dangers, qu'une philosophie, née dans des conditions différentes des nôtres et d'un mouvement des esprits auquel nous n'avons point de part, s'introduit dans notre propre mouvement intellectuel pour en usurper la direction.

5. Mais si la philosophie agit puissamment sur la formation de la théologie, la vie religieuse et ecclésiastique est le sol même dans lequel celle-ci s'enracine et d'où elle tire la sève qui la nourrit. A cet égard encore la théologie allemande est bien éloignée de nous; la vie religieuse à laquelle elle se rattache diffère beaucoup de la nôtre; elle a été influencée par des

<sup>1</sup> La déclaration suivante du professeur Hagenbach est remarquable et mérite d'être attentivement pesée: « On peut affirmer qu'un catholique allemand ayant reçu une culture scientifique s'entendra beaucoup plus facilement sur certaines notions fondamentales avec un protestant allemand, que celui-ci avec un de ses coreligionnaires français ou anglais. Protestants et catholiques, comme des frères jumeaux, se sont allaités au même sein, à celui de la philosophie allemande, bien que chacun ait élaboré différemment la nourriture qu'il y a puisée. » (*Die Kirchengesch. des XVIII und XIX Jahrhunderts*, II<sup>er</sup> Th., 3<sup>e</sup> Aufl. s. 452.)

souvenirs, des traditions, des habitudes que nous ne partageons pas, tandis que nos habitudes, nos traditions, nos souvenirs lui sont entièrement étrangers. Les Allemands nous connaissent mal et se mettent peu en peine de nous connaître. Quelques faits, de peu d'importance en eux-mêmes, mais significatifs comme indices, serviront d'illustration et de preuve à ce que je viens d'avancer.

Vous chercheriez vainement le nom de Bénédict Pictet dans la volumineuse histoire des dogmes de Baur, dans celle de Baumgarten-Crusius, dans les histoires de l'église de Kurz, de Hase et de Guericke, même dans celle du réformé Ebrard. Il est mentionné en passant dans celle de Gieseler, mais pour y être classé et apprécié au moyen d'un rapprochement inexact<sup>1</sup>.

Voici un exemple non moins frappant. La fameuse *Formula consensus helveticus* a joué, comme chacun le sait bien parmi nous, un rôle considérable dans l'histoire théologique et religieuse des églises suisses ; et, hors de notre patrie, elle a eu un retentissement étendu dans l'Europe réformée. Baur ne donne à son sujet que ce bref et étrange renseignement : « C'est contre la tendance libérale des docteurs de Saumur que fut surtout dirigée la *Formula consensus*, rédigée en Suisse par Heidegger, dans l'année 1720 ; elle occasionna beaucoup de débats et fut enfin supprimée<sup>2</sup>. » Or, en 1720, Heidegger, le rédacteur de ce symbole, comme le dit très bien Baur, était mort depuis vingt-deux ans (1698), et la formule admise officiellement par les églises suisses depuis quarante-cinq ans (1675 à 1678) avait été supprimée à Genève dès 1706. Baur a évidemment confondu le moment de sa rédaction avec l'époque bien plus tardive où elle a commencé

<sup>1</sup> Gieseler, *Lb. der Kirchengesch.*, IV, 289. Il est juste de citer une honorable exception. Lorsque le docteur Twesten a publié à Berlin, 1863, une édition du *Compendium locorum theologicorum* de L. Hutter, voulant sur quelques points mettre en regard de la doctrine luthérienne la conception réformée, il a ajouté au texte de son auteur des extraits du *Compendium theologiae* donné en 1626, par le professeur bâlois J. Wolleb, et de la *Theologia christiana* de Pictet.

<sup>2</sup> Baur, *Vorlesungen über die Dogmengesch.*, III, 143.

à susciter des troubles graves dans le Pays de Vaud. Si j'ai cité de préférence l'illustre chef de l'école de Tubingue, c'est que l'autorité dont il jouit comme historien repose sur une érudition sérieuse et une connaissance des sources ordinairement étendue et exacte.

Que doit-on conclure de ces faits, qu'il ne serait pas difficile de multiplier ? Pas autre chose que ceci : les théologiens allemands ne tiennent compte de nos églises, de leurs besoins, de leur vie, de leur histoire, que d'une manière tout accessoire et assez superficielle ; nous restons des étrangers pour leur théologie : celle-ci, par une conséquence inévitable, n'est-elle pas dans la même mesure une étrangère pour nous ?

6. Enfin cette dernière assertion se justifie encore si l'on remarque que la théologie allemande est presque tout entière luthérienne ; ses doctrines sont celles de la confession d'Augsbourg, et plus précisément encore de la Formule de concorde, et elle a conservé remarquablement intacts l'esprit et les tendances, qui, dans le protestantisme, ont de bonne heure distingué ce rameau de celui auquel nous appartenons, du rameau réformé.

On peut d'abord signaler une différence, un peu flottante, difficile à formuler, mais très réelle, dans la manière de saisir le rapport des deux principes protestants : le principe matériel de la justification par la foi, et le principe formel de l'autorité unique de l'Écriture. Tandis que la théologie réformée cherche à donner aux deux principes une égale valeur, parfois même a fait prédominer le principe formel, chez les luthériens, le principe matériel tend à l'emporter. Il en résulte que dans leur conception scientifique et surtout dans leur usage ordinaire, l'Écriture est considérée et employée autrement que ne le comporte notre point de vue et nos traditions ecclésiastiques.

Les questions relatives au péché et à la grâce donnent lieu à une seconde différence. Si l'on consulte sur ce point fondamental les documents primitifs et authentiques des deux confessions, on aurait peine sans doute à discerner deux doctrines nettement divergentes, mais les tendances sont autres, et la

théologie luthérienne en a contracté une couleur, ou tout au moins une nuance qui ne s'harmonise pas avec la conception réformée.

La doctrine des sacrements, la notion même du sacrement et l'importance qui lui est attribuée dans l'œuvre du salut et dans la vie chrétienne, constituent un trait du luthéranisme trop caractéristique pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Mais remarquez, messieurs, que les vues luthériennes sur le sacrement s'ajoutant à la tendance que nous indiquions tout à l'heure, à un sentiment moins net de l'action de la grâce, entraînent tout un ensemble de conceptions qui s'écartent sensiblement des nôtres sur la conversion, sur la définition de ce qu'est un chrétien, sur la composition de l'église et sur ce qu'on peut appeler le nationalisme chrétien et ecclésiastique.

C'est encore à la doctrine des sacrements et notamment à celle de la sainte cène que se relie étroitement la christologie luthérienne. Fortement influencée par l'idée étroite et matérielle dont Luther et ses adhérents stricts semblent avoir été obsédés, elle a versé dans un certain docétisme. Ce point de vue a provoqué et provoque maintenant des réactions, justifiées dans leur origine, mais imprudentes dans leurs procédés et exagérées ou même entièrement fausses dans leurs conclusions en sens inverse. Aussi toute la question christologique se pose en Allemagne avec une gravité et dans des termes qui n'auraient pas de raison d'être en partant du dogme réformé. La transporter chez nous telle quelle, se serait la dépayer et la dénaturer.

Cherchons à résumer l'idée générale ressortant des observations que nous avons successivement présentées. Les caractères de la théologie allemande que nous venons de rappeler nous autorisent à conclure qu'elle ne se rattache pas intimement à notre foi et à notre vie religieuse, à cette vie qui découle dans nos églises des doctrines spéciales qu'elles professent, des circonstances qu'elles ont traversées et des expériences qu'elles ont faites pendant trois siècles et demi d'existence. Or la théologie d'une église doit avoir sa base dans la foi et la vie

de cette église, elle en doit être l'élaboration scientifique, la systématisation. La théologie allemande, née ailleurs, répondant à des besoins qui ne sont pas exactement les nôtres, ne saurait donc, sans de graves dangers, être importée dans nos églises; elle n'y vivrait que d'une vie extérieure et factice, et que verrait-on bientôt se produire? La foi et la science, ne procédant pas des mêmes origines, ne pourraient se reconnaître et s'associer dans leur marche, elles suivraient chacune sa voie à part, se suspectant et s'accusant l'une l'autre, au lieu de s'entr'aider et de se soutenir. On le verrait, et même on l'a déjà vu.

### III

En présence de cette situation difficile et périlleuse, qu'avons-nous à faire? L'idée d'échapper à ces inconvénients en fermant nos portes à la théologie allemande, en l'ignorant ou en la repoussant, ne viendra certainement à aucun de vous, messieurs. Ce remède, fût-il possible, serait pire que le mal; il nous priverait de ressources précieuses et d'armes toutes préparées et puissantes pour le bon combat; nous y perdrions plus de vérité encore que d'erreur, et l'ignorance; en aucun genre, a-t-elle jamais rien guéri, rien préservé efficacement? Il faut non pas ignorer, mais connaître bien, connaître de manière à dominer l'influence, à posséder cette théologie au lieu d'en être possédé, connaître assez à fond pour être à même de critiquer, de juger, de choisir. Il faut, en outre, à cet élément qui n'est fâcheux que s'il est prépondérant, opposer d'autres éléments qui lui fassent contrepoids, si bien que les uns et les autres concourent à un équilibre des forces stable et judicieux.

C'est dire que nous devons ne plus vivre d'emprunts, mais diriger nos efforts vers la création d'une théologie originale, d'une théologie qui nous appartienne en propre et qui soit sortie des entrailles mêmes de nos églises. Elle ne sera pas incolore comme un mélange, ou bariolée comme un vêtement cousu de pièces de rapport, elle aura sa couleur. Pour la désigner, on n'aura pas à inventer quelque vocable nouveau: elle

portera le nom honorable et honoré sous lequel l'histoire nous connaît, le nom de réformé.

Afin d'assurer son originalité et son indépendance, cette théologie devra contrebalancer l'influence qu'exercerait inévitablement sur elle la théologie qui lui vient toute préparée du dehors par un retour énergique aux sources de la doctrine, j'entends surtout celles de ces sources qu'elle possède en commun avec toute l'église chrétienne, celles auxquelles tout théologien, quelle que soit d'ailleurs sa spécialité ecclésiastique ou confessionnelle, doit puiser : l'Ecriture sainte en première ligne, et bien au-dessous d'elle les anciens docteurs.

Une étude approfondie de l'Ecriture, l'histoire et la comparaison des livres qui la composent, l'analyse de son contenu, l'exégèse en un mot dans ses diverses branches, constitue le fondement indispensable, le seul fondement solide de l'édifice théologique. Si donc nous voulons avoir une théologie qui soit à nous, il faut d'abord que nous fassions notre exégèse, que nous la fassions, et non que nous en adoptions une en nous appropriant les résultats auxquels d'autres sont parvenus avant nous. Il est impossible, j'en conviens, de ne tenir aucun compte des travaux immenses et souvent si beaux dont cette discipline est redevable aux savants allemands. Ce serait une prétention déraisonnable que de vouloir refaire, sans les consulter, ce qu'ils ont déjà fait. Mais, en nous servant de leurs ouvrages, sachons ne pas nous y asservir ; en faisant de leurs commentaires des secours pour notre étude, n'en faisons pas l'objet même de cette étude ; l'objet de l'étude doit être l'Ecriture, directement, et, sans rien ignorer de ce qui peut porter la lumière dans ses profondeurs, c'est à la contempler, elle, à la sonder, à la fouiller dans tous les sens que nous devons consacrer nos meilleurs efforts.

Rappellerai-je que pour être en état de l'étudier ainsi avec profit, il est indispensable de posséder un instrument que nous avons trop négligé : des connaissances philologiques exactes et précises ? Ah ! que nos élèves se le disent bien dès le début de leurs études, que nos jeunes pasteurs ne l'oublient pas, qu'ils en croient les regrets de beaucoup de leurs prédécesseurs :

savoir mal les langues sacrées, n'avoir de leurs principes et de leurs éléments que des notions incomplètes ou vagues, est une lacune qu'il est difficile de combler plus tard, et qui, si elle n'est pas comblée, se fait sentir péniblement dans toute la carrière théologique.

Les anciens docteurs, ceux qui, antérieurs aux grandes scissions ecclésiastiques, appartiennent à la chrétienté tout entière, et à qui la vénération des siècles a donné le titre de Pères de l'église, fournissent aussi à la science une source à laquelle il est utile de recourir. Je connais la sentence sommaire et dédaigneuse dont ils ont été frappés en bloc par un homme dont on ne saurait pourtant suspecter ni l'intelligence, ni l'érudition ; mais une boutade n'est pas un jugement<sup>1</sup>. La série des Pères, depuis Clément de Rome et Ignace d'Antioche jusqu'à Grégoire le Grand, présente des esprits du premier ordre, dans le domaine de la pensée et de la science comme dans celui de la foi, et parmi eux deux ou trois génies qui prennent rang au nombre des phares lumineux de l'humanité. Ne nous inclinons pas servilement devant eux, ne leur attribuons pas une autorité positive à laquelle ils n'ont aucun droit; mais où, si ce n'est auprès d'eux, trouverions-nous une chaîne ininterrompue de témoins nous instruisant en détail de ce qu'a été la foi et la vie de l'église pendant tout le premier tiers de son existence, pendant la période de la lutte contre le paganisme, des grands débats dogmatiques et aussi des premiers et funestes écarts? Que des esprits, rendus délicats à l'excès par les raffinements de notre époque, se rebutent de leur forme souvent inculte, de leur pensée parfois grossière, parfois subtile, de leurs préjugés, de leurs faux raisonnements, de leurs

<sup>1</sup> « Il est de mode de parler des Pères avec respect, souvent même avec admiration ; mais il est de fait qu'aucune littérature ne compense autant de sottises par aussi peu de beautés. Si l'on excepte deux ou trois personnalités dont la vigueur s'élève au-dessus du niveau commun, si l'on met de côté un livre admirable, un seul, les confessions d'Augustin, on ne rencontre guère, parmi les écrivains dont il s'agit, que la faiblesse, l'absurdité ou l'emphase. » E. Schérer. *Revue de Théologie*, X, 196-197.

Voyez aussi, du même auteur : *Etudes critiques sur la littérature contemporaine*. Paris, 1863. pag. 198 et 202.

erreurs, qu'ils ne daignent pas prendre la peine de percer cette écorce pour trouver au-dessous la chaleur et la vie, je le comprends ; mais, qu'on le sache, ni des historiens, ni des critiques, ni des dogmaticiens, ni des moralistes, ni des théologiens, en un mot, ne peuvent se passer de l'étude des Pères, et qui-conque aspire à se faire une théologie ou à renouveler celle qu'il a reçue, doit les connaître, et ne tardera pas à les aimer.

Mais la théologie dont nous appelons la formation, messieurs, n'est pas une théologie quelconque ; elle doit avoir, nous l'avons remarqué déjà, sa couleur propre, déterminée par le milieu dans lequel se déploie notre vie religieuse, par la province historique et bien définie du domaine chrétien à laquelle notre naissance peut-être, mais certainement aussi notre libre adhésion nous a rattachés, elle doit être une théologie réformée.

Comment lui maintiendrons-nous ce trait distinctif ? Il n'y a qu'un moyen pour cela : à l'étude générale du christianisme joindre l'étude spéciale du christianisme protestant réformé ; apprendre à connaître intimement l'origine de nos églises, leur histoire, leurs doctrines caractérisques, les documents de leur foi, leurs principaux docteurs ; chercher, comme l'écrivait si bien il y a trois mois M. le professeur Sardinoux<sup>1</sup>, à « renouer la chaîne des traditions savantes de notre église, brisée depuis bientôt deux siècles par le malheur des temps. » Cette chaîne, à laquelle il s'agit de ressouder nos premiers anneaux, s'est prolongée forte et bien liée depuis Farel jusqu'à Bénédict Pic-tet, depuis le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup>. Quelle mine féconde et intéressante à explorer ! Que d'hommes plus célèbres que vraiment connus, que d'ouvrages riches de foi et de science, que de documents précieux à analyser et à comparer !

Nos réformateurs de langue française se présentent d'abord : Farel, Calvin, Viret ; à leurs noms s'associent naturellement ceux des fondateurs de la communion réformée en d'autres pays : Zwingli, Oecolampade, H. Bullinger, P. Martyr, M. Bucer, et, avec quelques réserves, celui du savant Mélanchthon,

<sup>1</sup> Revue *Revue théologique*. Juillet 1874, pag. 4.

cet homme sympathique, au cœur aimant, au caractère un peu faible, à l'intelligence ouverte, qui, en dépit des ultra-luthériens, forme le trait d'union entre Luther et Calvin, entre la confession d'Augsbourg et la confession réformée. Dans la vie et les écrits de ces hommes, nous pouvons étudier sous ses traits vivants et dramatiques le mouvement des esprits au milieu de nos églises en formation ; dans les confessions de foi de la même époque nous trouvons, sous une forme arrêtée, précise, officielle, les résultats de ce mouvement. Bien plus nombreuses dans notre rameau que chez les luthériens, ces confessions mettent en lumière avec d'autant plus de force, au travers des variétés d'expressions, l'unité admirable de la pensée et du sentiment chrétien.

Après cette époque si productive et si puissante, le XVII<sup>e</sup> siècle offrirait encore une longue liste de théologiens dont les travaux, trop oubliés des générations suivantes, appelleraient à leur tour une attention sérieuse de notre part.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'il ne saurait être question de demander à nos prédécesseurs une théologie toute formulée, et de répéter machinalement, fût-ce en style du XIX<sup>e</sup> siècle, la science du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup>? Ce que nous chercherons auprès d'eux, c'est un esprit dont nous nous pénétrions ; ce sont des tendances à développer ; ce sont des lignes directrices à prolonger, à compléter, à rectifier au besoin.

Un troisième caractère de la science à laquelle nous devons travailler nous indique une troisième et dernière condition de ce travail.

La théologie peut être définie la science de la vie chrétienne, en d'autres termes, la vie chrétienne étant donnée, la théologie expose scientifiquement et dans un ensemble systématique les sources de cette vie, ses traits spécifiques, ses résultats. La théologie réformée a donc pour point de départ la vie religieuse telle qu'elle se manifeste dans le sein des églises réformées, et si nous voulons établir une telle théologie, nous devrons étudier la vie chrétienne qui s'est déployée dans nos églises du passé et qui se déploie encore dans nos églises du présent ; nous devrons suivre, par la pensée et par le cœur, le dévelop-

nement historique de ces églises, nous maintenir en communion étroite avec elles, en sorte que nous vivions de leur vie et que leur esprit, qui n'est autre qu'une des manifestations particulières de l'Esprit de Christ, nous anime et circule en nous comme dans des membres du corps.

C'est par là, messieurs, que la théologie demeurera ou redeviendra une science vivante, réelle, positive, au lieu de se perdre en spéculations abstraites et vaines. C'est par là qu'elle restera sous le contrôle bienfaisant de l'activité ecclésiastique et religieuse, en même temps qu'elle lui servira de régulateur. C'est par là que, tout en sachant se retirer à ses heures dans les bibliothèques et les cabinets d'étude, elle ne sera jamais étrangère ni à l'œuvre pastorale des conducteurs du troupeau, ni à la piété des plus simples chrétiens, et que les églises, en toutes circonstances, pourront trouver auprès d'elle des lumières utiles et une vivifiante chaleur.

Si l'on nous a compris, on n'accusera pas les vues que nous avons proposées et les vœux que nous avons émis, de favoriser la paresse ou de tendre à discréditer les fortes études. Nous ne voudrions rien retrancher du domaine cultivé jusqu'ici par nos théologiens, rien interdire à leurs recherches, leur fermer aucune porte, leur défendre aucune excursion ni aucune conquête; nous voudrions, au contraire, étendre le champ de leurs travaux, l'étendre non pas en empiétant sur le terrain d'autrui, mais en défrichant de nouveau notre propre sol trop longtemps abandonné. Il s'agit de s'affranchir, de devenir soi, et pour y parvenir il faut certainement plus d'efforts persévérateurs, plus de labeur véritable, plus d'énergie soutenue que pour copier des modèles ou suivre des maîtres qu'on s'est donnés.

Devenir soi ! conquérir son individualité ! Nul, il est vrai, ne se crée lui-même, au sens absolu ; c'est Dieu qui crée les caractères et les individualités. Mais dans cette œuvre primitive et mystérieuse elle-même, il ne veut pas agir seul, il veut que l'être qu'il façonne de sa main souveraine s'associe au travail de sa propre formation, et, à mesure qu'il reçoit des forces, les déploie et les affermisse en les appliquant.

Travaillez donc, jeunes amis, vous qui êtes encore au seuil de la carrière, travaillez à vous former vous-mêmes, travaillez à devenir les organes libres et intelligents, en même temps que fidèles, des églises auxquelles vous appartenez, travaillez à donner à ces églises une théologie qui, sortie de leur sein, exprime leur foi et leur vie ; elle sera, comme la vérité, ancienne et nouvelle : dans quelle mesure et comment ? ce sera à vous de nous le montrer.

Et nous, messieurs, qui sommes à l'œuvre déjà, sans que les résultats aient encore répondu à nos vues, nous, attristés peut-être par les expériences que nous avons faites, par des tentatives qui n'ont pas abouti, par l'épreuve souvent renouvelée de notre faiblesse, ne perdons pas courage, continuons à travailler en regardant en haut. C'est le Seigneur qui nous a assigné notre tâche, et ce qu'il veut, ce que nous voulons aussi, c'est que notre œuvre le glorifie. Ne perdons pas de vue ce but qui est la source même de notre force ; sachons accueillir avec joie et soutenir de notre sympathie, dussent-ils avoir des idées un peu différentes des nôtres, les collaborateurs qui nous arrivent et qui seront bientôt nos successeurs, et souvenons-nous que rien de ce qui se fait pour la vérité, c'est-à-dire pour Christ, et dans l'amour de la vérité, c'est-à-dire de Christ, ne saurait être perdu.

C.-O. VIGUET,  
prof. théol.

---